



MAMADOU MAHMOUD N'DONGO

Un parfum de thriller et de Printemps arabe

DANIEL FATTORE

Un parfum de thriller se dégage des pages du huitième livre de Mamadou Mahmoud N'Dongo, *Les corps intermédiaires*. Pensez: les membres de l'entourage d'un vidéaste qui goûte aux paradis artificiels se mettent à mourir de mort violente. Bien sûr, la police s'en mêle. L'auteur en parle, certes, mais l'essentiel est ailleurs.

C'est dans le choc entre le monde artistique et l'instabilité politique que réside la richesse de ce roman. Les corps intermédiaires, ce sont les corps des «RealDolls», ces femmes recrées par le génie humain afin de répondre aux fantasmes inavouables des hommes dévoyés qui peuvent se les payer. Et plus particulièrement d'Abbas, fils de dictateur, qui commande son portrait au narrateur.

Ce narrateur gagne en épaisseur dès lors que s'égrènent ses souvenirs de métis qui a grandi en Alsace: «J'ai assurément eu une enfance étrange. J'étais confronté tous les jours à la maladie, à l'incontinence, à la démence, et irrémédiablement à la mort. J'ai éprouvé toute la palette des sentiments que l'on peut connaître au long d'une vie, à dix ans, j'en avais soixante-dix», affirme l'artiste, qui s'exprime de façon précieuse parce qu'il a vécu dans un foyer pour personnes âgées.

Les corps intermédiaires se décline en chapitres courts qui, tout à fait dans la manière de l'écrivain, captent l'essentiel et donnent au récit une rapidité dopée par des cliffhangers récurrents. La fin de ce roman est certes déroutante. Elle est l'aboutissement d'un voyage passionné qui résonne de manière très actuelle: après tout, ce roman trouve sa source dans les péripéties du Printemps arabe. |

> Mamadou Mahmoud N'Dongo, *Les corps intermédiaires*, Ed. Gallimard, 247 pp.

PIERRE CHAPPUIS

Creuser le blanc des mots

BERNARD-OLIVIER POSSE

La poésie de Pierre Chappuis, comme un monde à ventre et ciel ouverts, est de celles que l'on ouvre avec un frémissement avoué. Poète de la marche chez lequel les instants du paysage – tant ceux de la page que du dehors – imposent leur emprise au lecteur, Chappuis ébauche bien plus qu'une description, qui n'aurait pour elle qu'un règne inconvenant et totalitaire. Cela tient bien plutôt d'un tissu d'indices qui, par couches successives, rendent le réel, dans une parole aussi bien expressive qu'expressionniste. Y a lieu le tragique de l'art, celui de «convertir en beauté l'horreur du monde».

Or, cette alchimie du verbe, ou de la douleur pour reprendre un mot de Baude-laire, tisse encore une fois son règne dans le dernier recueil de Pierre Chappuis, *Entailles*. Entre apaisement et violence, lieu où «Brisures, fractionnement/se multiplient», mais où, également, «Sans ébréchure/luit/le fil d'horizon», s'inscrit une parole confinée au lacunaire, à l'oraculaire d'un monde qui se recrée de son démembrement. L'entaille, c'est ici celle qui hachure, qui brise, qui incise, tantôt le ciel, tantôt la montagne, mais qui demeure «frontière nulle, ne trace pas une ligne de démarcation, ne porte atteinte à rien». Cependant que l'entaille, c'est également celle du poème, du blanc de la page phagocyté de paroles, ou inversement: prose entaillant les vers, et vers entaillant la prose, étirée jusqu'à l'ambiguïté d'une dernière secousse, d'un peut-être dernier vers: «Le moindre étirement des nuages...»

Ainsi s'initie une respiration, du poème au recueil et de l'écriture à l'écrit, une suite d'instantanés perlés sur un même fil où les brèves analogies ne trahissent que l'évidence d'un regard et d'une parole rencognés dans l'essentiel, celui d'un quotidien, trop souvent absenté mais jamais aveuglé, qui permet toute réconciliation: «Quoi que ne tenant pas en place, joie de se sentir ici chez soi en pleine turbulence.» |

> Pierre Chappuis, *Entailles*, Ed. Corti, 81 pp.



L'intérieur de la Photobastei. A. MELCHIOR UND STÜCHELI ARCHITEKTEN

Un air de New York à Zurich

Photographie. Photobastei, un musée-galerie provisoire, près de la Paradeplatz, permet aux photographes, inconnus et stars, d'exposer à bon prix et pour la durée de leur choix.

ARIANE GIGON

V

«Voilà le magicien de la photographie!», s'exclame le photographe Heino Heimann, spécialiste de grands portraits réalisés avec une «camera oscura». L'épithète vise Romano Zerbini, infatigable promoteur de la photographie à Zurich, connu notamment pour organiser le Swiss Photo Award depuis seize ans. Le magicien en question, c'est un licencié en littérature allemande, dont le look d'adolescent cache bien les 51 ans, spécialiste de communication artistique et d'organisation d'événements en tous genres. Et il est vrai que la transformation du «gratte-ciel» de la Bärens-gasse 29, au bord d'un canal entre le lac et la Sihl, en centre de la photographie est, sinon un tour de magie, en tout cas un petit miracle.

Baptisé Haus zur Bastei, l'immeuble de neuf niveaux dessiné par l'architecte Werner Stücheli au bord du Schanzengraben (le canal) a été le premier gratte-ciel du centre-ville de Zurich. Inauguré en 1954, il se voulait une «antithèse à la guerre et au fascisme», rappelle Romano Zerbini, qui a remarqué, depuis l'ouverture de la Photobastei, comme il a nommé son centre pour la photographie (gardant, joli clin d'œil à la francophonie, le «ph» du mot français), que l'immeuble fait véritablement partie de la mémoire collective des Zurichois. Longtemps propriété d'UBS, il a été racheté par un investisseur qui compte le rénover en bureaux de luxe.

Romands présents

Or, à Zurich, avec le développement urbain et ses innombrables rénovations, un nouveau marché a vu le jour, celui des «utilisations intermédiaires», c'est-à-dire provisoires. Il coûte ainsi moins cher au nouveau maître de la Haus zur Bastei de laisser des artistes investir les lieux pendant huit mois (jusqu'à fin août) que de faire surveiller les lieux pour prévenir les déprédations. Confronté à la fin de sa galerie, le Photogarage dans un bâtiment qui sera rasé, Romano Zerbini s'est vu proposer d'occuper le gratte-ciel, sans payer de loyer. Au total, 1500 mètres carrés de surfaces d'exposition, sur sept étages, devenaient ainsi disponibles. Une aubaine.

L'idée originale a consisté – outre à arracher faux plafonds et planchers pour donner une touche brute, un petit air créatif à la new-yorkaise, à l'endroit – à permuter les termes de l'équation ordinaire des lieux d'exposition: en général, les galeries mettent des lieux à disposition et prélèvent une commission. Ici, pas de commission, mais le photographe loue son espace, à un prix plancher de 5 francs par jour et par mètre linéaire. Ainsi, pour quatre mètres linéaires pour la durée minimale de onze jours, la location revient à 220 francs.



«Quand on m'a proposé l'endroit, je n'ai pas hésité»

ROMANO ZERBINI

«Cela n'existe nulle part ailleurs, il faut absolument soutenir ce projet», s'enthousiasme Lionel Henriod, photographe lausannois qui accroche son très beau travail *Nux Pinea* jusqu'au 30 mars. Ses natures mortes font face aux *Drôles de paysages* de sa collègue Magali König. L'esprit des lieux permet aux hôtes de jouer avec les murs comme bon leur semble. Magali König a ainsi accroché une petite banderole de voitures miniatures rappelant ses photographies – des voitures, aux quatre coins du monde. Un autre photographe, Dominic Büttner, a placé ses portraits dans des cadres trouvés dans des marchés aux puces, avec des étiquettes et des prix de marché aux puces. Le contraste est saisissant.

Après quelques moues initiales à Zurich devant le pari de Romano Zerbini, et une première grande

exposition, pas forcément facile, des photos de guerre de Paolo Pellegrin, la deuxième grande exposition, inaugurée la semaine passée (voir ci-dessous) semble avoir fait taire les critiques. Le «maître» des lieux affirme ne jamais s'être posé la question des risques qu'il prenait, financièrement, seul (la municipalité a facilité l'octroi des autorisations, mais n'a pas investi). «Quand on m'a proposé l'endroit, je n'ai pas hésité, dit Romano Zerbini. Zurich n'a plus d'espaces expérimentaux où on peut échouer! Aujourd'hui, je dois refuser des demandes d'exposition, par manque de qualité, aussi.» Seul l'accès aux grandes expositions des deux premiers étages se fait sur entrée payante – le reste des étages est gratuit.

L'objectif de Romano Zerbini est en train de se réaliser. Des vernissages ont lieu tous les jeudis. Les amateurs ne se demandent pas ce qu'ils vont voir, ils savent qu'il y a de toute façon «quelque chose» à la Photobastei. Et certains Zurichois soupirent déjà à l'idée que le bel immeuble au bord du canal sera bientôt, à nouveau, réinvesti par les complets-cravates que l'on aura, pendant huit mois, un peu oubliés. |

Henry Leutwyler, quête d'objets mythiques

Né en 1961 en Suisse, Henry Leutwyler, polyglotte international, travaille depuis



longtemps à New York. Il a signé des «unes» des plus grands magazines américains et photographié d'innombrables stars. Mais ce qui intéresse ce portraitiste, ce sont aussi, paradoxalement, les objets des personnalités, désincarnés donc. Or, grâce à Henry Leutwyler, ces objets finissent par faire renaître, dans la vision du spectateur, un peu de leur ancien propriétaire,

célèbre et souvent décédé. Pourtant, lorsque Henry Leutwyler a demandé à photographier les objets du fameux ranch de Michael Jackson, Neverland, ce dernier était encore vivant. Mais ses biens avaient été placés dans un dépôt, dans l'attente d'une vente aux enchères. Le photographe a obtenu une autorisation et a passé quelques journées à immortaliser les gants, les paillettes cousues sur des chaussettes ordinaires, les costumes ou les bibelots. C'est ce travail qui forme l'exposition *Neverland Lost* présentée à la Photobastei. Mais Henry Leutwyler a une autre passion: le ballet. Il est l'un des photographes attirés du New York City Ballet, dont il saisit des instants rares, comme ces vues prises depuis les coulisses. Les grands formats donnent au spectateur l'impression de s'envoler et de virevolter avec les danseuses et danseurs... AG

> Toutes les infos sur www.photobastei.ch et www.henryleutwyler.com